

Jacques Demorgon



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 1 - 2008

pp.121-124

- **Philippe Descola**, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.
05-IX A77263 ISBN 2-07-077263-2

Dans « *Par-delà nature et culture* », Philippe Descola veut en finir avec l'« humanisme épuisé » de l'anthropologie. Un tel dualisme pensé comme définitif doit être remis à sa place. Ce n'est là qu'une vision du monde qu'il nomme « naturalisme » et qu'il traite d'« anthropocentrisme ». En effet, ce « naturalisme », au plan physique, définit tous les existants comme assimilables sur la base des sciences physico-chimiques mais, au plan de l'intériorité, pose les humains comme radicalement différents du monde non humain, en leur réservant la culture et la science. Cet « anthropocentrisme » doit être corrigé en nous référant à trois autres grandes « identifications » du monde. « L'animisme » inverse les prémisses du « naturalisme » : si, humains et non humains diffèrent au plan physique, ils sont semblables au plan de l'intériorité puisque tous peuvent communiquer entre eux.

C'est là, pour l'auteur, un « anthropogénisme ». On a encore deux autres grandes identifications possibles du monde. Dans le « totémisme », la similitude l'emporte sur les deux plans. Humains et non humains sont produits ensemble dans des classes totémiques, avec des « attributs matériels et spirituels communs ». L'auteur définit donc le totémisme comme un « cosmogénisme ». Enfin, dans « l'analogisme », ce sont, cette fois, les différences qui l'emportent entre humains et non humains : tant au plan physique qu'à celui de l'intériorité. Toutefois, au cœur de cette extrême diversité, ils sont, les uns et les autres, référés à des analogies et à des hiérarchies qui les composent au sein d'un « cosmos organisé comme une société », ce que l'auteur nomme justement « cosmocentrisme ». Comment passer de cette logique analytique aux concrétudes ethnologiques et historiques des sociétés ? D'abord, si dans tel ensemble humain, l'une ou l'autre de ces visions est dominante, elle n'est pas pour autant exclusive d'une présence dominée des autres visions. Ensuite, chaque grande vision du monde est aux prises avec le jeu différent de relations inégalitaires : production, protection, transmission - ou réversibles : échange, prédation, don. L'auteur donne de nombreux exemples de cette complexité. Mais peut-on se dispenser d'une référence à l'évolution : animisme et totémisme primant dans les communautés et tribus ; l'analogisme, dans les empires ; et notre naturalisme, dans la modernité ? L'auteur fait un pas en ce

sens, soulignant avec Granet, la prégnance de l'analogisme en Chine et en Inde. Le progrès en anthropologie doit tourner le dos à notre anthropocentrisme et découvrir plutôt notre faillite interculturelle. L'Orient et l'Occident ne se sont peut-être toujours pas rencontrés ! La révolution épistémologique qu'opère Philippe Descola conduit l'anthropologie à devenir une autre science désormais aussi au service de l'avenir.

Demorgon Jacques, *L'histoire interculturelle des sociétés : une information monde*, Economica, 2002.

Granet Marcel, *Études sociologiques sur la Chine*, Paris, PUF, 1963.

Julien François, Marchaisse Thierry, *Penser d'un dehors : la Chine*, Seuil, 2000.

► **Milena Doytcheva, *Le Multiculturalisme*, La Découverte, 2005.**

Dans *Le multiculturalisme*, Mylena Doytcheva propose un historique, une synthèse théorique, un bilan pratique international. Le multiculturalisme s'inscrit dans une démocratie politique intégrant, hier, les droits économiques ; aujourd'hui, les droits ethnoculturels. Reste une crainte : des communautés peuvent en profiter pour entamer la liberté de leurs membres. Le multiculturalisme se défend de ce risque à travers des travaux théoriques de fondation et de clarification comme ceux de Charles Taylor et de Will Kymlicka. Suivent un historique et un bilan des développements du multiculturalisme dans les différents pays. Pays pionniers, le Canada et l'Australie : la forte diversité culturelle y imposait la recherche d'un vivre ensemble plus large. Aux États-Unis, pays du melting-pot blanc, le mouvement pour les droits civiques obtint des mesures en faveur des minorités raciales. Des chaires d'études ethniques furent créées dans les universités. Pourtant jusqu'en 1988, le terme « multiculturalisme », est absent de la grande presse et ne s'y installe vraiment qu'entre 1990 et 1994. Aujourd'hui encore, les discriminations positives sont loin d'être assurées ; ainsi, dix-sept États ont adopté une loi : « English only ». A la même époque, nombre de pays d'Amérique latine se définissent clairement comme des nations multiculturelles. En Europe, le multiculturalisme n'a pas vaincu les racismes nourris de nostalgie du national. La France du modèle républicain a cependant inventé des politiques de « discrimination positive » en partant de lieux défavorisés (banlieues) et non de distinctions ethnoculturelles. Pour Mylena Doytcheva, « un certain multiculturalisme de fait » semble « aujourd'hui durablement installé », reconnaissant la personne humaine, « dans ses dimensions identitaire et culturelle. ». Ce multiculturalisme s'enracine, à la fois, dans l'horreur génocidaire, et dans un aujourd'hui d'immigrations plus qu'insistantes. Mais les obstacles restent prégnants : Mylena Doytcheva évoque le onze septembre 2001. Les différences économiques et culturelles menacent les tentatives multiculturalistes. Celles-ci peuvent régresser et, trop affaiblies, disparaître, faute de pouvoir imaginer l'horizon, même lointain, d'un multiculturalisme mondial. Mylena Doytcheva a traité du multiculturalisme de façon complète mais stricte, sans aborder sa confrontation ou sa coopération avec les perspectives

interculturelle et transculturelle, d'ordinaire conjointement évoquées, comme chez Alain Touraine ou chez le politologue martiniquais Fred Constant.

Constant Fred, *Le multiculturalisme*, Paris, Flammarion, 2001.

Demorgon Jacques, *Critique de l'interculturel : l'horizon de la sociologie*, Paris, Economica, 2005.

Touraine Alain, *Un nouveau paradigme*, Paris, Fayard, 2004.

► **Pierre Manent**, *La Raison des Nations. Réflexions sur la démocratie en Europe*, L'esprit de la Cité, Gallimard, ISBN 2-07-077734-0.

L'ouvrage de Pierre Manent « *La Raison des Nations* » sous-titré « *Réflexions sur la démocratie en Europe* », aborde, successivement, la démocratie, la nation, la religion. L'auteur fait une sorte de bilan réflexif personnel, à contre-courant, dit-il, des pensées reçues. La démocratie, forme politique exceptionnelle, s'est construite en articulant semblable et différent, individuel et collectif, autorité et liberté. Dans la mondialisation économique, la démocratie est en crise. D'abord, quant à sa pratique dans chaque nation.

Ensuite, quant à son esprit : en devenant ce produit d'exportation dont on peut même imposer la consommation. Enfin, s'impose le diagnostic de son refoulement en Occident.

Mais alors la nation, l'Etat, le gouvernement ? La forme politique de notre société est un mixte étonnant que Pierre Manent exprime par cet oxymore : « *l'empire démocratique* ». Il y en a deux : l'américain et l'européen.

Les Etats-Unis sont dans la nature qui demeure aussi une jungle. Ils s'affichent en nation puissante bien identifiée. L'Etat reconnaît au peuple un droit de légitime défense. Et, là où son contrôle a failli, l'Etat recourt à la peine de mort. L'empire démocratique européen « drapé dans les Droits de l'homme » se veut sans identité spécifique. Que ce soit mauvaise conscience de son passé d'horreur ou sentiment d'un sombre avenir démographique, l'Europe se prend désormais pour l'avant-garde de l'humanité unie. Elle ne compte plus ses nations qu'en les additionnant. Elle accueille tout postulant et, par exemple, la Turquie, avec ainsi, après le déni de la nation, celui de la religion. « *L'Europe n'est pas un club chrétien* », formule de vérité, à condition de la retourner.

L'auteur veut nous mettre en garde contre cette idéologie selon laquelle nous serions tous semblables. Elle empêche les Européens de faire face à ce qu'ils sont. Depuis le onze septembre 2001, le discours « touristique » sur les différences ne passe plus : les différences sont réelles, profondes. Elles se maintiennent dans les religions. Hier, en Europe, la nation a enchaîné sur la religion en lui reprenant la communion. En effet, pas de société sans communion. Deux exemples. L'islam : comment ne pas voir que c'est la communion propre à sa religion qui le constitue en « *empire sans nations* », Autre cas, Israël, né d'un « *désir de nation* » avec son retentissement du côté palestinien. Après le rideau

de feu de 1914-1945, signe d'un échec immense et tragique, les Européens tournent le dos au religieux et au national, mais le problème de ce qu'ils sont, pour eux-mêmes et pour les autres, reste entier. Ils ont pourtant à reprendre la tâche interrompue : « nouer le plus étroitement possible la communion et la liberté ».

► Patrick Pharo, *Raison et civilisation*, Cerf, 2006.

Dans « *Raison et civilisation* » Patrick Pharo, sociologue et philosophe, s'engage dans une enquête étendue et profonde sur « les chances de rationalisation morale de la société ». Raison, morale, civilisation ont failli ensemble et, pourtant, les tenants du libéralisme économique, comme ses opposants, placent encore la raison au fondement de toute civilisation morale. Patrick Pharo puise dans la philosophie, classique ou moderne, qui a étudié tout ce qui rend « la raison captive ». La morale a été recherchée dans un entre-deux incertain entre raison et sensibilité : à autrui, à soi, au plaisir. Mais, d'abord, savons-nous vraiment ce qu'est la raison ? L'auteur en établit la généalogie naturelle et sociale. Biologie « évolutionnaire », éthologie, sciences cognitives indiquent que la réflexivité est à l'origine de la raison. Nous pouvons nous représenter nos représentations et nos systèmes de représentations. La réflexivité est sans limites mais elle n'est pas une faculté et pas davantage ne l'est la raison. Elles sont des constructions à l'œuvre dans tous les contextes de l'expérience humaine. D'où la généalogie sociale de la raison qu'établit ensuite Patrick Pharo. A travers l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, il étudie les grands domaines sociaux de rationalité esthétique, religieuse, économique, politique.

Incroyables constructions humaines articulant les oppositions comme, par exemple, la démocratie. Mais cette rationalité morale n'est pas garantie au-delà des moments et des lieux où des acteurs humains la mettent en œuvre. Même si elle se garde dans une culture, celle-ci n'est jamais simplement transposable. L'acteur humain, individuel ou collectif, peut oublier cette culture ou ne pas en voir l'usage dans un contexte nouveau. Les réussites morales du passé ne sont donc pas garantes de l'avenir mais celui-ci n'est pas non plus compromis par les catastrophes morales. Il reste ouvert à la libre aventure humaine. La rationalisation morale de la société doit sans cesse reprendre le dernier ensemble réflexif, reliant contextes passés et nouveaux.

Ainsi, aujourd'hui : écologie planétaire, inégalités, démocraties à l'échelle du monde, biotechnologies... Faute de cette rationalisation qui se reprend et qui anticipe, la civilisation morale acquise peut régresser, de nouveau, dans l'épreuve de la barbarie.
